

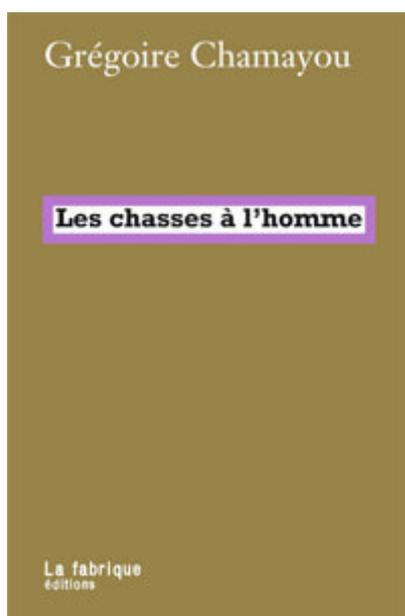
Cartouches (48)

Ballast

30 novembre 2019

Une chasse aux humains, une révolutionnaire sortie de prison, une jeunesse marocaine, une femme à la rencontre d'un ours, une intersyndicale contre le travail le dimanche, un monde colonisé par les machines, un roman national au service des identitaires, une poésie prise dans la guerre, un avenir irradié, un pain politique et une police partout : nos chroniques du mois de novembre.

≡ Les Chasses à l'homme, de Grégoire Chamayou



« Un homme court. Des poursuivants armés sont à ses trousses. La scène se répète depuis ce barbare rattrapé aux portes d'une cité antique jusqu'à cette ombre disparaissant dans le couloir d'un métro parisien. » Si la chasse au gibier a ses traités théoriques et pratiques, celle des hommes tout autant. Le philosophe Grégoire Chamayou invite à remonter le cours historique des chasses à l'homme — et aux femmes, parfois — en suivant leur mise en œuvre et leur justification théorique. D'Aristote aux tenants du nazisme, en passant par la Bible ou Hegel, l'auteur aborde les textes qui ont légitimé ces pratiques. S'ils ont, à des degrés divers, soutenu le droit des dominants à poursuivre les dominés, ces derniers héritent eux-aussi d'un traitement philosophique

singulier : « Toute chasse à l'homme suppose une théorie de sa proie. » Esclaves antiques et modernes, Juifs, Noirs et étrangers, pauvres, sorcières et illégaux, chaque période historique a son bouc-émissaire. Faire l'histoire des persécutions et des persécuteurs, « c'est écrire un fragment de la longue histoire de la violence des dominants. C'est faire l'histoire de technologies de prédation indispensables à

l'instauration et à la reproduction des rapports de domination ». Ainsi Grégoire Chamayou plaide-t-il pour qu'une « *théorie critique de la violence politique* » soit à même d'en comprendre et dénoncer les ressorts. Si, à la manière de celle subie par Guy Montag dans le roman *Fahrenheit 451*, la traque peut être individualisée, elle est toujours également collective. L'aborder implique, à la manière de cet ouvrage, d'embrasser les cas emblématiques et les violences quotidiennes, les événements ponctuels et les dominations généralisées. Pour ne plus croiser ces regards apeurés. Pour ne plus soi-même être sans cesse aux aguets. [R.B.]

La Fabrique, 2010

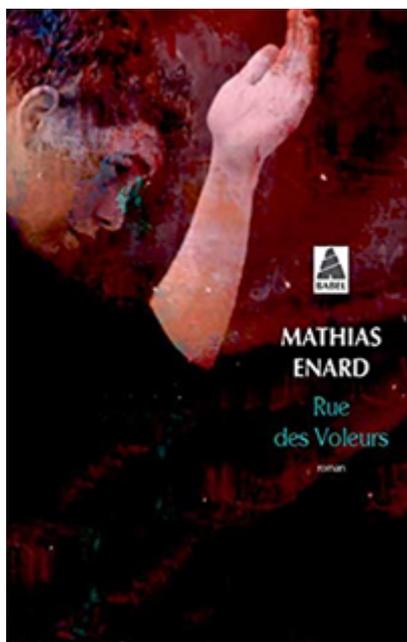
≡ *Camarade Lune*, de Barbara Balzerani



Italie, années 1950. Une petite fille et son monde, celui des pauvres, des exploités, des laissés-pour-compte qui doivent apprendre à faire face, à survivre. Très vite elle comprend ce qu'on leur demande : encaisser les multiples injustices, obstacles et inégalités qui, pavant tout leur chemin de vie, voudraient leur faire croire qu'il n'y a rien à y faire. Les oppressions se croisent et tissent la toile de fond où se déploiera son existence de fille de prolétaires — une parmi tant d'autres. Italie, années 2000. Elle est sortie de prison, au bout de 21 ans. Elle a 50 ans lorsque les foudres d'un monde qu'elle ne reconnaît plus, mais qui lui semble ne pas vouloir oublier son nom, s'abat à nouveau sur elle. Son livre, *Camarade Lune*, sorti en 1998, agite, fait tonner, là où elle aurait

souhaité qu'il suscite de vrais débats : en vain. Les monstres n'ont pas droit à la parole. « *Cette histoire n'est pas celle des Brigades rouges. Ce n'est pas moi qui pourrais l'écrire. C'est seulement une partie de tout ce que j'ai vécu, et la manière dont je l'ai vécue. C'est le résultat de mes interrogations les plus pressantes. C'est un appel à l'aide pour tenter d'y répondre. C'est l'espoir qu'on puisse enfin l'écrire, cette histoire, en dehors des contingences liées à la gestion du présent.* » Barbara Balzerani, l'une des figures du mouvement révolutionnaire armé italien, parle — et c'est intense. La colère se mêle à la tristesse. La force au doute. La détermination à l'effroi. Sauts dans le temps, souvenirs du passé et interrogations du présent se croisent, se cognent, s'éclairent et parfois se rencontrent. La plume est tranchante, poétique, émouvante. Les questions, vitales, terrifiantes. Voilà donc ce texte traduit : enfin. [C.G.]

Cambourakis, 2017

≡ Rue des voleurs, de Mathias Enard

Lakhdar, jeune marocain que seuls les livres, le désir et l'amour animent, se perd successivement dans chacune de ses passions. Alors qu'autour de lui les révolutions arabes prennent forme, s'élèvent puis retombent, qu'une fois en Catalogne la grève générale et les émeutes grondent, Lakhdar n'a d'autre dessein que de parvenir à une vie décente. Maintes fois pourtant il s'est retrouvé au cœur de ces ténèbres que [Joseph Conrad](#) sondait voilà 100 ans. Des premiers émois d'un adolescent avec une lointaine cousine à eux, sérieux et déçus, qui le mènent jusqu'à Barcelone à la suite d'une étudiante éprise de la langue arabe, la jeunesse de Lakhdar se dessine au gré de hasards et de non-dits. Recueilli au sein d'une mosquée, il y découvre la lecture et le repos. Il lui faut néanmoins la quitter sous les

flammes, et c'est la rue qui s'offre à lui, comme à chacun de ses écarts. C'est celle, dangereuse et humiliante, qui suit le départ du foyer familial ; c'est celle, accueillante et tentatrice, des nuits de Tanger ; c'est celle des voleurs, enfin, où il échoue dans la capitale catalane. Si [Jean Genet](#) ne dit sûrement rien à Lakhdar, c'est dans la même crasse qu'il découvre Barcelone, bien longtemps après l'auteur du *Journal du voleur*. Mais si Genet y poursuivait l'érotisme de malfrats et de miséreux, Lakhdar, lui, ne cherche qu'à se défaire d'un malheur qui malgré tous ses efforts colle à son destin. On retrouve la langue précise de Mathias Enard, dans un compromis entre la virtuosité stylistique de *Zone* et le déploiement érudit de *Boussole*. On perçoit aussi la conception qu'a l'auteur du monde arabe : un creuset de toutes les influences où se mêlent la poésie et la guerre, le voyage et la misère, où l'Europe, si elle n'est jamais loin, est surtout fêtée pour ce qu'elle a pu trouver d'un imaginaire Orient en elle. [R.B.]

Actes Sud, 2012

≡ Croire aux fauves, de Nastassja Martin



Alors que le livre s'ouvre, la rencontre entre l'anthropologue et l'ours vient de se terminer. La première gît sur un plateau glacé du Kamtchatka ; le second s'en retourne vers son territoire, qui s'étend sur une partie de la province russe. Nastassja Martin vient de faire face à l'animal : « *Un ours et une femme se rencontrent et les frontières entre les mondes imploient.* » L'autrice est anthropologue, spécialiste des populations Gwich'in et Évènes, vivant respectivement en Alaska et en Sibérie, de part et d'autre du Déroit de Béring. Élève de [Philippe Descola](#), elle étudie depuis une dizaine d'années les rapports de ses hôtes avec les animaux qui les accompagnent et leur environnement. C'est ce qui l'a menée dans cette zone militaire du Kamtchatka, où, en plus des femmes et hommes l'accueillant, elle a fait la rencontre d'un ours et d'elle-même. De cet événement, Martin n'essaie pas d'en proposer une lecture chronologique ou structurée a posteriori. C'est dans le désordre que ces « *fragments d'expériences ingouvernables* » s'enchaînent, de la rencontre elle-même aux récits des rêves qui l'ont précédée, de sa reconstruction physique dans des hôpitaux sibérien et parisien à ses premiers pas dans le grand nord, en Alaska. Ainsi que le détaillait [Claude Lévi-Strauss](#) dans *De près et de loin*, le temps mythologique nie les différences entre les humains et les animaux. C'est ce temps singulier dont a fait la connaissance Nastassja Martin : « *C'est une initiation mutuelle ; une négociation au sujet du monde dans lequel nous allons vivre.* » Si l'anthropologue pense avoir ainsi actualisé ce qu'elle a de fauve en elle, la part humaine de l'ours se serait elle aussi fait jour dans le court instant de leur rencontre. C'est donc en tant que *miedka*, « marquée par l'ours » selon ses hôtes, que l'autrice nous livre ce récit courageux. [R.B.]

Verticales, 2019

≡ [Clic-P](#) — *L'Intersyndicale qui fait trembler les enseignes*, de Bruno Deporcq



Original et salutaire, ce petit ouvrage propose à la fois une étude générale des modes d'organisation d'une intersyndicale permanente, une série de cas d'école appliqués à différentes enseignes et une galerie de portraits individuels, tout en réfléchissant plus globalement aux enjeux de société liés à l'organisation des temps de repos en commun, et plus particulièrement à l'ouverture des commerces le dimanche et la nuit. Clic-P, constitué en 2010, réunit six syndicats du commerce parisien opposés aux objectifs d'ouverture illimitée des grandes enseignes. Son organisation très particulière, horizontale et informelle, lui a valu bien des oppositions, y compris des appareils syndicaux eux-mêmes, alors qu'elle engageait une perspective de renouvellement des

modalités d'action syndicales, fondées sur une plateforme de revendications communes et des initiatives de terrain. Au-delà d'une description sociologique de cette intersyndicale, l'auteur décrypte les mécanismes idéologiques à l'œuvre derrière cette remise en question du modèle d'organisation sociale au profit de la seule croissance : il montre que non seulement la perception du travail du dimanche reste largement négative, du point de vue du salarié (si une courte majorité de consommateurs aimerait pouvoir faire ses courses le dimanche, une grande majorité de ceux qui ne travaillent pas le dimanche souhaitent continuer à ne pas le faire) ; mais aussi que les effets réels de l'ouverture le dimanche et la nuit sont bien plus faibles qu'escompté partout où se sont tenues des expérimentations. « *Derrière le discours sur la libération de l'économie, c'est en réalité la prise de parts de marché supplémentaires par les grandes enseignes au détriment des PME du commerce, et donc la concentration du commerce de détail qui est à l'œuvre.* » Sous prétexte d'accroître notre liberté de consommer, il en va d'un véritable *dumping social* qui s'attaque aux fondements même du temps collectif — renvoyant à des choix de société proprement politiques. [A.B.]

Syllepse, 2019

≡ **La Tyrannie des algorithmes, de Miguel Benasayag**

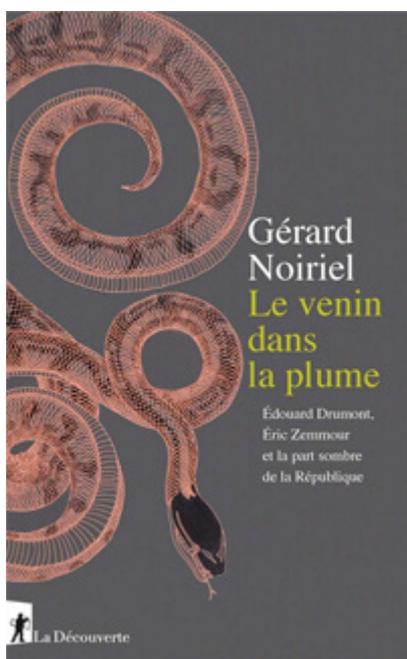


Un monde humain dominé par la machine : le motif est vieux comme la science-fiction. Seulement voilà, assure le philosophe et psychanalyste franco-argentin dans son dernier ouvrage, c'est désormais l'affaire de notre temps. Le rationalisme, vieux mythe que l'on croyait réduit en miettes depuis le génocide industriel des Juifs d'Europe et les frappes atomiques sur le Japon, renaît de ses cendres à la faveur du règne informatique : sous le régime de l'hyper-modernité, assure ainsi Benasayag, la quête de la rationalité totale revient à la machine. Dans ce « *monde digital post-démocratique* » et « *post-organique* », où la macro-économie est affaire de mégadonnées, les cercles au pouvoir ont pris acte de la mort de l'Homme et délèguent « *les fonctions de décision* » aux technologies de pointe. Une « *archi-minorité* » contrôle le cours des choses — avec l'aval inconscient, ou impuissant, de la population. Qu'on le veuille ou non, nous sommes désormais incorporés à

la machine : l'humain, « *en bonne mesure disloqué et colonisé* » par celle-ci, a perdu la sacralité autrefois sienne. L'auteur s'étonne que pareil enjeu ne soit pas davantage questionné et, par-delà l'évidente sombreur de son état des lieux, n'en suggère pas moins quelques chemins concrets : repenser l'agir dans un monde où toute promesse est abolie. Face à « *la gouvernementalité algorithmique* », il convient à ses yeux de tourner la page des solutions globales. Le coauteur d'*Éloge du conflit* réhabilite une fois de plus la conflictualité, source démocratique première, et, fidèle à une certaine tradition libertaire et autonome, s'en remet aux ZAD, aux foyers alternatifs et aux myriades anticapitalistes. Faire jouer les corps, s'en tenir à l'immanence. Ce livre d'entretien achevé, on songe à ce qu'il aurait pu être s'il avait été un dialogue à armes égales : avec, par exemple, [Frédéric Lordon](#) — lequel aurait eu à cœur de lui opposer qu'on ne frappera l'ennemi qu'en le prenant de front, masse contre masse. Souhaitons qu'un tel échange advienne. [E.C.]

Textuel, 2019

≡ **Le Venin dans la plume, de Gérard Noiriel**



C'est là un essai nécessaire. En cette période qui plus est, où le débat idéologique, largement monopolisé par l'appareil médiatique, est réduit à des significations pour le moins indigentes. Suivant une construction en miroir, l'auteur analyse comment, à un siècle de distance, une idéologie au service de la classe dominante française se donne à lire. Elle est ainsi représentée par deux figures, lesquelles ont un dénominateur commun : le racisme et la xénophobie. **Édouard Drumont**, pamphlétaire catholique et antisémite de la fin du XIX^e siècle, auteur du tristement célèbre *La France juive*, et **Éric Zemmour**, polémiste compulsif et antimusulman que l'on ne présente plus. Tous deux ne proposent qu'un ramassis d'idées binaires et prêchent un identitarisme chauviniste et raciste ; tous deux se veulent vulgarisateurs de l'Histoire, cela pour mieux

dévaloriser le travail des historiens de métier : ils effacent les sujets, les acteurs, les classes et les luttes sociales en se réfugiant, sans rigueur scientifique aucune, derrière les « grands hommes ». Cette narration du roman national s'appuie sur la manipulation, la déformation, la propagande, la victimisation, le scandale et la rhétorique. Noiriel dénonce cette réalité, et le fait avec la fermeté et la solidité que les enjeux exigent. Peut-être oublie-t-il toutefois le tournant néolibéral de l'université française : dans son combat pour l'hégémonie, celui-ci cible toutes les personnes engagées en faveur de la transmission des savoirs en imposant une vision à sens unique. Du côté du pouvoir, bien sûr. [L.D.]

La Découverte, 2019

≡ **Mire, de Solmaz Sharif**



Mire raconte ce que la guerre fait à la poésie. Son auteure, née à Istanbul de parents iraniens, grandit aux États-Unis — c'est sa traduction que les éditions Unes nous proposent ici, chose d'autant plus audacieuse que la poésie contemporaine est rarement traduite et que le recueil en question ne déroge pas à l'habituelle difficulté de ce genre de transposition. Bien au contraire. Il s'organise en effet autour de termes rédigés en petites capitales et tirés du dictionnaire militaire du ministère de la Défense — ainsi de « mire » lui-même : « *À propos des mines de combat, période de réceptivité du mécanisme d'une mine à une influence extérieure.* » L'ensemble offre dès lors une expérience sensorielle et linguistique

assez particulière : textes lyriques entrecoupés de litanies de noms d'opérations, de rappels des bilans de victimes, termes largués sur la page comme des bombes (GUIDAGE STELLAIRE, CAUTÉRISÉE, RÉOLUTION, DÉSENGAGEMENT...). Ce curieux mélange d'exactitude administrative et de cris de douleur, d'interpellations à la seconde personne et de descriptions brutales désarçonne, et l'on est presque soulagé de tomber, au hasard d'une page, sur ce qui ressemble enfin à un poème tel qu'on l'imagine : « *chaque photo est une absence / une chose disparue, c'est-à-dire / un moment, parfois des villes / un bateau de croisière en équilibre / sur une maison à deux étages / à des lieues de la côte* ». Mais tout de suite après, les images violentes nous assaillent, celles des orteils des cadavres et des drones largueurs de mort. C'est que la guerre ne laisse rien intact, même pas la poésie, et que ce livre, en l'« *éparpillant façon puzzle* », le donne à sentir autant qu'à comprendre. [A.B.]

Éditions Unes, 2019

≡ *Les Mains pleines de lumière, de VII*

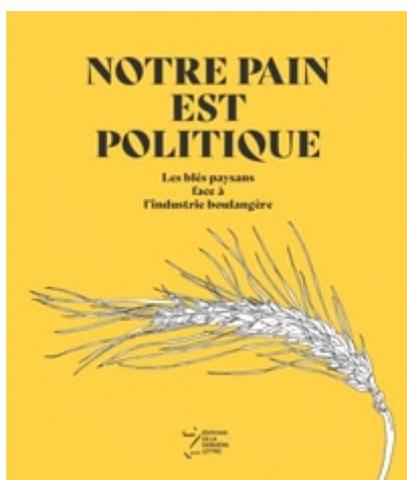


On connaît **VII** pour son rap gore. Un rap sanguinolent qui, depuis ses débuts, a évolué vers des textes plus sociaux et politiques, quand il ne s'adonne pas à la science-fiction (« *un genre à la fois populaire et complexe* », dit-il). Quand le rappeur décide d'écrire un roman, sans doute faut-il alors s'attendre à retrouver un peu de tout cela. Un dénommé Artiom Khan se réveille un matin dans un environnement sinistre et totalement irradié. Il ne tarde pas à s'apercevoir qu'il n'est pas seul dans ce paysage post-apocalyptique : il partage ce sort avec bon

nombre d'opposants politiques. « *Nous croisons parfois des chiens errants, anciennement domestiqués, retournés à l'état sauvage. Devant l'entrée du château d'eau, nous observâmes un énorme molosse qui rampait sur le bitume, les pattes arrière pulvérisées par je ne sais quoi.* » En dépit d'un dénuement total et de la mort qui frappe plus ou moins rapidement chacun d'entre eux, atmosphère empoisonnée oblige, cette petite communauté tente d'exister, forte de quelques principes « utopiques ». L'ombre des maîtres de l'anticipation n'est jamais bien loin — l'influence d'**Ursula Le Guin** « *a été déterminante* », confie-t-il d'ailleurs en interview. La singularité de **VII** ? Une description minutieuse de la crasse, de l'agonie, de la monstruosité des corps, des lambeaux de chair et autres fluides corporels dégoulinants — sans lourdeur ni gratuité. Une atmosphère d'une impressionnante noirceur. On suffoque dans les décors qu'il dépeint ; on ressent bientôt le même mal-être que les personnages qu'il campe. « *Nous sommes en train de muter, la nature mute elle aussi, voilà tout.* » [W.]

Anti-Monde, 2019

≡ **Notre pain est politique, du Groupe blé et Mathieu Brier**



Affirmer qu'une pratique est politique n'est pas nouveau, et confine parfois à la publicité mensongère. C'est loin d'être le cas de ce précieux travail pédagogique fourni par un collectif de paysans, meuniers, boulangers, ou tout cela à la fois, installés dans la région Auvergne-Rhône-Alpes. Le Groupe blé est né il y a 15 ans de la volonté de promouvoir et partager les semences céréalières paysannes et les produits qui en dérivent. Leur rencontre avec la [revue Z](#) a donné lieu à ce livre. Blés, farines et pains sont tour à tour abordés. On découvre l'histoire d'une céréale et de ses cousines,

depuis leur domestication jusqu'à leur actuelle uniformisation par l'industrie agroalimentaire. La défense de « semences paysannes », à ne pas confondre avec ces « blés anciens » qui ne désignent qu'un ensemble flou, s'inscrit contre l'emprise de grands groupes industriels sur l'économie de la farine et du pain. Le graphisme travaillé de l'ouvrage présente les réseaux bâtis par quelques multinationales, et la manière dont elles se sont accaparées d'un produit agricole. Aux minoteries dont l'approvisionnement en blé est international, les membres du Groupe blé opposent leurs moulins artisanaux, aptes à travailler des grains locaux. Les techniques de meunerie sont détaillées, de même que celles concernant le pain, produit final de cette grande chaîne. Un pain politique l'est par ce qui le précède, les circuits empruntés par ses ingrédients, mais aussi par sa confection et sa distribution. Le levain ou le four à bois trouvent une place de choix dans l'imaginaire boulangier. L'explication de leur emploi est accompagné de citations qui montrent l'affection que chacun porte pour ses outils et produits. De nombreux témoignages donnent une profondeur collective à cette démarche, et permettent d'affirmer l'engagement pris par ces praticiennes et praticiens du blé : le pain est politique, ou n'est pas. [R.B.]

Éditions de la dernière lettre, 2019

≡ **Police, paysages et résistances, d'Yves Monteil**



Des blindés, des brouillards de gaz lacrymogène, des matraques, des boucliers, des armes à feu et des corps que l'on contraint à se coucher : voilà qui, en France, relève de l'image ordinaire. À tel point que l'on ne sait plus bien s'il en fut un jour autrement. Les forces de l'ordre occupent l'espace public dans la plus grande des normalités ; il semble d'ailleurs admis, sous un régime parlementaire et libéral, qu'elles puissent crever des yeux comme d'autres débattent à l'Assemblée. Entre 2012 et 2018, le photographe Yves Monteil a fait siens le bocage de Notre-Dame-des-Landes et les rues de Nantes. De ses marches, mouvementées, est né un livre : un beau livre, dit-on

même dans l'édition. Un peu plus de 100 pages imprimées avec le soin que l'on devine. Pour « contredire l'image médiatique » et contester « l'état d'urgence banalisé » et le « maintien de l'ordre militarisé », mais également pour louer « la vie soulevée » et les « sentinelles insoumises », Monteil a couché sur papier le déploiement policier et celles et ceux qui tentent de lui tenir tête. Ici, les humains n'en sont presque plus, tout entier camouflés par des casques toujours plus sophistiqués ; ici, on pointe une arme pour mieux tirer, dans le tas ou sur un corps qu'il nous faut imaginer, hors-champ. Là, des bras en l'air, un tronc d'arbre que l'on fait rouler en vue de contrarier la progression policière, un visage peint qui dit « Non », des jambes qui fuient ; là, encore, des mains qui saisissent un pavé ou élèvent des barricades. Les couleurs s'avancent, pour la première fois, lorsque la rue est en feu : il faut dire qu'un homme est mort. Aboubakar, 22 ans. Bientôt, on reprend son souffle. Peut-être même parvient-on à respirer : la forêt de Rohanne, verte et lumineuse. Mais les flics, déjà, arrivent par quelque sentier. Un visage est éclaté au LBD. Deux corps s'enlacent tandis que, derrière, la rue brûle. Autant d'images pour « faire sauter la maison du maître », écrit [Mathieu Rigouste](#), le préfacier. [L.O.]

Les ateliers boh'm, 2019

Photographie de bannière : Pentti Sammallahti
